

LE ROI LEAR DE LA MUSIQUE

Franz Liszt fut l'un des hommes les plus populaires du dix-neuvième siècle. Sa jeunesse paraît un conte de fées. A l'âge de douze ans, en 1823, de la solitude d'un village hongrois, il fut transplanté en plein Paris. Il se mêla à la brillante phalange romantique. Les penseurs, les poètes de France furent ses éducateurs; Paris, la serre chaude où s'éveilla sa curiosité, se meubla son esprit, où de vastes perspectives s'ouvrirent devant lui.

Il acquit une maîtrise au piano comme on n'en avait pas vue avant lui. Ses succès dépassèrent ceux de Paganini. Il parcourut l'Europe, récoltant des lauriers, de l'or et des cœurs. Cet adolescent aux yeux d'un bleu verdâtre, aux cheveux châtains encadrant un profil aigu, fut un séducteur irrésistible. « La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté » avait écrit une moraliste d'autrefois, M^{me} Lambert. En effet, sous chaque touche du clavecin de Liszt, un petit Cupidon attendait le moment pour s'accrocher aux franges du châle léger de quelque belle mélomane.

Il fixa son cœur quand M^{me} d'Agoult le suivit en Suisse et en Italie. Ils eurent trois enfants : Daniel, mort jeune; Blandine, M^{me} Emile Ollivier; Cosima, qui allait épouser Hans von Bulow et par la suite Richard Wagner. Après dix ans de vie commune, Liszt rompit avec sa maîtresse et abandonna la carrière de virtuose. Il trouva en 1849 une thébaïde à Weimar, où il s'adonna tout entier à la composition et à la noble tâche d'encourager les jeunes efforts. Une polonaise, la princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, l'avait suivi à Weimar. Cette femme, animée du plus ardent dévouement, allait être son inspiratrice et sa providence.

Liszt possédait deux qualités que l'on rencontre bien rarement réunies : la force du créateur et en même temps l'enthousiasme, le désintéressement, l'humanité qui font les grands animateurs. Il sauva Wagner proscrit et méconnu. Avec une intuition admirable, il favorisa Berlioz, Schumann, Brahms, Borodine, César Frank et bien d'autres. Liszt voulait faire de Weimar le foyer de l'art sonore, le havre des contemporains inconnus ou méconnus. Après douze ans d'efforts, il dut reconnaître que sa mission avait échoué. Un nouveau but l'attendait à Rome : réformer la musique d'église. Pie IX l'accueillit avec bienveillance et espérait d'en faire « son Palestrina ». Mais le musicien avait beau entrer dans l'état ecclésiastique et recevoir les ordres mineurs, le projet de le mettre à la tête de la Chapelle Sixtine échoua contre la résistance du Sacré Collège. Son art semblait trop avancé, et la liberté, la fantaisie de l'homme aussi étonnaient.

Après six ans de séjour dans la Ville Eternelle, il devait s'avouer vaincu dans l'entreprise de renouveler la musique d'église. Il décida donc de se partager désormais entre Weimar et sa patrie hongroise, de s'adonner entièrement à sa tâche de compositeur et à l'enseignement de la jeunesse.

Il passait une partie de l'année à Weimar, l'autre à Budapest. Il avait été nommé président du Conservatoire de cette ville. Au soir de sa vie il obtenait enfin ce qu'il avait vainement brigué à Weimar et à Rome : la haute direction de la vie musicale d'un pays.

Pourtant, l'artiste que le destin avait comblé, qui connut tous les succès personnels, ne parvint pas à s'imposer en qualité de compositeur. On entourait d'égards l'homme, on dédaignait l'œuvre. L'injuste ostracisme qui poursuivait au cours de sa carrière l'un des plus grands compositeurs de son temps avait diverses sources : la routine, la jalousie, enfin le fait même qu'il était classé dans l'esprit du public comme un virtuose et non pas comme un compositeur. Il rencontra toutes les nuances de l'incompréhension, de la malignité déferente, jusqu'au dénigrement brutal.

Liszt avait conscience de la valeur de son œuvre. Mais le grand seigneur de la musique, qui avait rompu des lances pour Chopin, pour Berlioz, pour Wagner, négligeait sa propre cause. Il ne luttait que pour la gloire des autres. Pourtant ceux qui connaissent l'âme, la sensibilité des musiciens peuvent se rendre compte de l'acuité des souffrances muettes que cachait cette fière attitude. L'homme qui lut le Dante toute sa vie ne songeait-il pas qu'une page manque à l'*Enfer* : le supplice du compositeur méconnu ?

Sa jeunesse, son âge mûr avaient été comblés. Mais combien différente paraît la dernière phase — encore mal connue — du briseur de cœurs d'autrefois, de l'homme le plus adulé, le plus entouré de l'Europe ! Ces événements d'une émouvante mélancolie nous mènent à 1886, l'ultime année de sa vie.

§

Chaque printemps Liszt se rendait à Weimar. Du jour au lendemain le pavillon rustique à l'orée du parc devenait le centre de la petite capitale. Les élèves affluaient. D'Albert, Stavenhagen, Silotti, Stradal, Tausig, Viana del Motta sont les plus brillants ; Goellerich, le plus dévoué. Il y a aussi des intrigants, des flatteurs, des aventuriers. L'un d'eux dérobe de l'argent du tiroir de Liszt. Le valet de chambre surgit et empoigne ce voleur. Mais le maître : « Lâchez-le : c'est moi qui l'ai chargé d'ouvrir ce meuble. » Saint François n'eût pas agi autrement.

Il y a aussi les femmes, vierges sages du piano, vierges folles ou demi-folles. Cette volière de clavecinistes jalouses Lina Schmalhausen la favorite, jeune pianiste blonde qui servait de page au vieux peux.

On potine, on intrigue, on se querelle. Le gazouillis carnavalesque cesse dès que le piano s'ouvre. Qu'il donne entre quatre et six sa leçon collective, qu'il préside aux réunions du dimanche à l'hôtel *Erbprinz*, le maître apporte toujours une sainte ardeur dans son enseignement. Ses forces ont diminué, mais non pas l'élévation de ses vues.

« La virtuosité n'est point une esclave passive — dit-il

aux disciples qui l'entourent — d'elle dépend toute la beauté de l'œuvre exécutée. Elle peut en faire revivre l'élan, la fraîcheur; elle peut, au contraire, la déformer, l'enlaidir, l'anéantir... Sans la puissance vivifiante de la sensibilité, composition et virtuosité ne sont que des procédés mécaniques du cerveau ou des doigts, calcul ou vaine habileté... »

Son élève Tausig s'avise de remarquer qu'il était indispensable au virtuose de s'accommoder d'une certaine dose de charlatanerie et de jeter de la poudre aux yeux du public. Mais Liszt : « Quoi? Du sable? Dites des rochers. »

L'ardente jeunesse l'admire et le suit. Ses fidèles fondent des « Sociétés Liszt » à Leipzig et ailleurs, cependant que la critique officielle, les confrères en place le vilipendent.

De passage à Vienne, il s'était trouvé réuni dans un salon avec Rubinstein et Brahms. Une sémillante pianiste russe s'approche du triumvirat, des ciseaux à la main, et sollicite de chacun une mèche de cheveux. Rubinstein penche la tête, résigné. Liszt s'exécute en souriant et murmure : « Samson et Dalila. » Brahms, mauvais coucheur, empoigne les ciseaux et se blesse.

Rentrant chez lui, cet irascible personnage dit à l'ami qui l'accompagnait : « Liszt et Lachner mourront en même temps. » Lachner était un compositeur viennois de troisième ordre. M^{me} de Sévigné n'avait-elle pas déclaré : « Racine passera comme le café. »

Même Hans von Bulow, — celui que le magnanime beau-père avait si vaillamment soutenu aux heures douloureuses du divorce, — l'abandonne, se rallie à Brahms et voue auxémonies l'œuvre du vieux maître. Mais celui-ci n'eut jamais un mot de blâme pour le transfuge. Au contraire, il l'excusait : « Ne jugeons pas Bulow. Il a trop souffert. » Bulow n'en continua pas moins à crier sur les toits que trois B constituaient les sommets de l'art sonore : Bach, Beethoven, Brahms.

Un jour, Goellerich, qui remplissait auprès de Liszt les fonctions de secrétaire bénévole, retourna d'un geste rageur le portrait de Bulow ornant le bureau du maître. « Laissez, dit Liszt. Cet homme a fait autrefois beaucoup

pour moi et a cueilli par son dévouement bien souvent les palmes de l'insuccès. »

Le public continuait à respecter sa notoriété de virtuose blanchi sous les lauriers, mais ne montrait qu'une médiocre curiosité pour ses œuvres. Après plus d'un demi-siècle de carrière musicale, le compositeur se voyait exilé de presque tous les programmes. Personne, remarquait Goellerich, ne lui restait fidèle, sauf ses ennemis.

« On ne comprend pas son génie... écrivait Caroline Wittgenstein. Liszt a jeté sa lance bien plus loin dans l'avenir que Wagner ! Des générations passeront avant qu'il ne soit entièrement compris. »

L'année 1886, le soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, remettait l'illustre méconnu sur le plan de l'actualité. Quelques amis dévoués s'employèrent à le rappeler au souvenir des Parisiens. A l'église Saint-Eustache, on vit le vieil abbé à genoux, les mains jointes, écouter la *Messe de Gran*, — l'ancêtre de *Parsifal*. L'émotion des auditeurs le dédommageait de l'insuccès de 1866. Comme si l'injuste ostracisme allait prendre fin sous tous les cieus, Londres lui réservait un accueil triomphal. Le succès de *Sainte-Elisabeth* à Saint-James Hall fut immense. Huit jours après on dut donner une seconde audition.

La reine Victoria, qui avait assisté au concert, daigna le recevoir à Windsor. Il s'inclina devant la souveraine toute vêtue de noir, coiffée de son éternel bonnet de tulle blanc. On aurait pu croire que ce prêtre, bohème du ciel, prince de la musique, idole des femmes, déplairait à la veuve austère. Ce fut le contraire qui arriva. Ces deux êtres si différents, aux antidopes de l'humanité, devinèrent chacun la vraie grandeur de l'autre. Après l'audience, — distinction suprême, — la reine d'Angleterre envoya son buste en marbre au musicien.

L'un de ses admirateurs, le pianiste Walter Bache, avait organisé une réception en son honneur à la *Grosvenor Gallery*. Le peintre Lehman, le même qui avait peint naguère le svelte romantique aux traits purs, s'approcha du vieil homme ridé. Celui-ci ne le reconnut pas et murmura : « Je n'y vois plus. »

Il retrouvait ses lumières au piano et laissa à ses auditeurs un souvenir inoubliable.

A Paris, il descendit 53, avenue de Villiers, chez Munkacsy, son compatriote, à cette heure l'un des peintres les plus réputés de la capitale.

« Munkacsy peint mon portrait en grand, annonçait Liszt à Caroline. Sa maison ici est d'une magnificence que beaucoup de princes n'égaleraient pas. Rubens n'était qu'un devancier discret. »

Lamoureux donne un concert en l'honneur de l'illustre voyageur. Francis Planté y exécute le *Concerto en La majeur* de Liszt. « Ce sera un four éclatant ! » avait prédit le compositeur. En dépit de ces prévisions, ce fut un triomphe. L'auteur vint embrasser sur l'estrade Francis Planté. Cependant une de ses élèves, dans un accès de jalousie, dit à Liszt : « C'est vous que j'aimerais entendre dans ce concerto. » Sur quoi, le vieillard, homme de sentiments exquis en toutes choses : « C'est ainsi que je le joue, comme Planté, — mais seulement dans mes bons jours. » (1).

Au début de mai, il eut la joie d'entendre Colonne diriger la Légende de *Sainte Elisabeth* au Trocadéro. Lamoureux mit plusieurs de ses poèmes symphoniques au répertoire de ses concerts. La France et l'Angleterre découvraient Liszt compositeur. Il s'empressa de communiquer ces événements à la princesse et ajouta :

« Qui veut durer doit endurer. »

Entouré de l'auréole de ces tardifs rayons, le vieux luthier retournait en mai à Weimar. Cosima vint le voir. C'était leur première entrevue depuis la mort de Wagner.

Liszt, élu en 1884 président du festival de Bayreuth, y avait passé alors plusieurs semaines. Ses petits-enfants l'entouraient de leur affection. Cosima restait invisible.

Cette fois, il alla l'attendre à la gare et l'embrassa, les larmes aux yeux. Elle venait lui annoncer les fiançailles de sa fille Daniéla avec Henry Thode. En même temps, Cosima invitait son père à assister en juillet à l'apothéose

(1) Je dois cette anecdote à mon ami, le grand pianiste Georges Boskoff, qui la tenait de Planté lui-même.

de Wagner : la représentation de *Tristan* et de *Parsifal* en présence du fils de l'empereur, le prince-héritier Frédéric.

L'aïeul se rendit au mariage. Dans le train, entre Weimar et Bayreuth, au moment où il s'apprêtait à jeter son bout de cigare une jeune inconnue le pria de vouloir bien lui en faire cadeau. Liszt tira un cigare frais de son étui et l'offrit à sa candide admiratrice, de même qu'un bouquet de roses qu'on lui avait donné à la gare de Weimar.

Le fiancé de Daniela, érudit d'une réelle distinction, était l'auteur d'une vie de saint François. L'homme et l'œuvre enchantèrent le musicien. Pourtant, la voix du sang, l'affection innée ne pouvaient dissiper un certain malaise qui planait au-dessus du cercle de famille.

Jamais on ne vit deux natures aussi opposées que Franz et Cosima.

La fille du tertiaire franciscain était d'une indifférence absolue en matière de religion. Le père, disciple du *Poverello* rayonnait de la plus généreuse humanité. La fille, selon les termes de son ami Edouard Schuré « tenait en médiocre estime le gros des mortels. »

Sans aucune spontanéité — c'est toujours Schuré qui parle — dépourvue de toute bonté gênante, elle n'a pas la grandeur native de l'âme, la source jaillissante du cœur, mais elle a la grandeur éminente de l'esprit, avec le sens politique d'un Machiavel ou d'un Bismarck (2).

Au déclin de ses jours, le titan amer montrait pourtant un sentiment profondément humain : l'amour des vieux arbres. Le chêne de Cosima s'appelait Wagner.

Elle vivait dans son souvenir, elle se consacrait au culte de son œuvre. Dans sa jeunesse, elle avait eu des élans de tendresse pour son père, toutefois elle s'était toujours approchée de lui avec une certaine appréhension inquiète.

De mon enfance, — écrivait-elle longtemps après — où je le voyais passer en hâte, jusqu'à sa fin, il me faisait l'impression d'une apparition fantastique, légendaire... Dit-on qu'il était bon, dit-on qu'il était spirituel, un grand compositeur

(2) Schuré, *Femmes Inspiratrices*. Paris, 1908, p. 69.

un grand virtuose, un pieux croyant, tout cela n'est pas juste. Tous les contrastes se rencontraient dans son cœur, et je pourrais m'imaginer son existence entièrement mondaine aussi bien qu'absolument ascétique. Grandeur, sans bornes dans la conception de toute chose et feu, — voilà les titres de noblesse que je voudrais lui attribuer en premier lieu (3).

Liszt aussi rendait justice à la dignité et au courage de sa fille. Pourtant, ce n'est pas seulement la divergence des caractères et des idées générales qui les séparaient. Une haine latente couvait entre Cosima et la princesse Wittgenstein, une de ces sourdes haines de famille invétérées, inextinguibles.

Cosima avait épousé les ressentiments qui opposaient Wagner et Caroline Wittgenstein. Cette animosité était en effet réciproque. Quand Liszt se rendait à Bayreuth, la princesse s'écriait : « Saint Pierre va chez Judas Ischariot. »

La recluse de la via del Babuino vivait volets clos, penchée sur ses cahiers à la lueur d'une lampe fumeuse. Celle qui fut « l'Etoile du Matin » négligeait sa mise, laissait la poussière s'accumuler sur les meubles. La petite vieille, ridée et sordide, fleurissait le taudis quand son amant d'autrefois venait frapper à la porte. Ces jours-là, tout y était semé de roses, jusqu'aux tapis.

Elle restait inébranlable dans la haine et dans l'amour. Même en l'absence de Liszt, elle ne cessait de s'occuper de lui, se réjouissait de ses succès, excusait ses erreurs, veillait sur sa santé, sa nourriture et jusqu'à la température de son logis.

A Weimar, Adelheide von Schorn, amie et mandataire de la princesse, avait mission de prendre soin de la santé du maître. Quelque praticien fantaisiste des bords du Tibre fit croire à M^{me} de Wittgenstein que le jus d'asperges possédait la vertu d'assurer la longévité. Sur l'ordre de la lointaine amie, Adelheide introduisait secrètement de l'extrait d'asperges dans les aliments du vieillard.

(3) Cosima Wagner und H. S. Chamberlain *Im Briefwechsel*. Leipzig, 1934, 99.

Lui aussi usait d'une prévention sanitaire : le cognac, — en guise d'eau de Jouvence. Ne disait-il pas plaisamment : « Si le vin est le lait des vieillards, le cognac en est la crème. »

Le goût qu'il prenait pour cette liqueur inquiétait bien plus la princesse que les cotillons qui s'agitaient autour de lui. Caroline n'avait pas d'illusions à l'égard des personnes de son sexe. Ne venait-elle pas d'exprimer ses opinions dans un volume intitulé : *Simplicité des colombes, prudence des serpents : quelques réflexions suggérées par les femmes et les temps actuels*.

Tout en souffrant de voir son idole entourée d'un essaim d'odalisques, elle s'efforçait de comprendre, d'excuser l'ami qui ne s'était jamais rassasié du désir.

Son âme — mandait-elle à Adelheide von Schorn — est trop délicate, trop artiste, trop sensible pour rester sans société féminine; il éprouve le besoin du commerce des femmes, de plusieurs femmes, de même que dans son orchestre il a besoin de nombreux instruments de tons divers. Malheureusement, il y a si peu de femmes qui sont ce qu'elles devraient être, — intelligentes et bonnes, — conformes à son esprit, sans mettre une main impie sur des cordes qui laissent de pénibles résonances. Je suis souvent triste quand je pense qu'il sera méconnu. La postérité croira que ses triomphes étaient des cortèges de bacchantes, parce que quelques bacchantes s'y sont mêlées. Il ne les a pas appelées. Il se contentait d'une sphère pure et spirituelle aussi longtemps que la tentation ne le provoquait pas.

Sa propre fille ne montrait ni cette compréhension, ni cette indulgence au sujet de ces questions délicates. Elle souffrait de voir son vieux père édenté environné d'une ronde de femmes. Les convenances mondaines l'obligeaient à faire bonne contenance vis-à-vis de M^{me} de Meyendorff. Mais elle ne cachait pas sa contrariété quand on lui parlait de l'espiègle et blonde Lina.

Comment la veuve de Wagner, la femme d'un seul homme, n'eût-elle pas nourri une sorte d'éloignement instinctif à l'égard de l'homme de tant de femmes?

Certes, ces faiblesses étaient compensées par de hautes vertus. Cosima s'en rendait compte et approchait son père avec tous les signes extérieurs de l'affection. Elle allait lui consacrer par la suite un hommage posthume dans un volume où elle révèle plus d'un trait de sa physionomie originale (4).

Toutefois, si Cosima rendait justice aux qualités de l'homme, elle se montrait pleine de réticences à l'égard de celles du compositeur.

Etrange morceau, — notait-elle dans son Journal au sujet des *Cloches de Strasbourg*, — riche en effets, mais si loin de nous.

Et après l'oratorio *Christus* :

Tout ce que je connais de cette œuvre est loin de me faire une belle impression. Renoncer à achever le grand art pour imiter le babil des prêtres témoigne de la pauvreté de l'intelligence. Nous sommes attristés de ce développement de mon père dont la princesse Wittgenstein porte la responsabilité.

L'antipathie contre celle que Cosima mettait en cause, le culte exclusif de Wagner, contribuaient évidemment à influencer son jugement.

Liszt était exempt des excès de susceptibilité qui tourmentent si souvent les compositeurs. Cet homme conscient de son art, auquel tout avait réussi dans la vie, sauf d'obtenir justice pour son œuvre de créateur, endurait sans récriminations cette avanie. Sa fille même ne se ralliait-elle pas à ceux qui doutaient de son art? Et Liszt le savait.

Dans ses dernières années, — Cosima le reconnaît elle-même, — son père ne lui parlait presque jamais de ses projets, de ses travaux. Mais s'il gardait la mansuétude, la divine indulgence du *Poverello*, sa résignation ne diminuait pas ses secrètes amertumes.

Son attitude habituelle était le sourire entrecoupé d'accès de tristesse. Il pouvait dire avec le roi Lear :

« Allons! je serai jovial; venez, venez! »

(4) *Franz Liszt. Ein Gedenkblatt von seiner Tochter.* München, 1911.

Puis, quand il s'enfonçait dans la solitude, quand il réfléchissait à sa haute, mais douloureuse destinée, quels accents déchirants :

L'artiste n'est-il pas toujours un étranger parmi les hommes? Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il se sent toujours comme un proscrit. Il lui semble, que c'est comme s'il avait connu autrefois un ciel plus pur, un soleil plus chaud, des êtres meilleurs. Et que peut-il faire pour fuir cette souffrance vague, cette douleur imprécise? Il faut que le musicien passe à travers la foule en chantant, qu'il s'empresse à lui jeter ses pensées, sans se demander sur quelle terre elles tomberont, si elles seront écrasées par l'incompréhension ou bien couvertes par des lauriers. Grand et triste est le sort de l'artiste.

Le roi Lear de la musique retrouvait sa vivacité juvénile quand il se mettait au piano ou quand il parlait de Beethoven. Mais le soir, pendant l'habituelle partie de whist chez Mme de Meyendorff, les cartes tremblaient dans ses mains exsangues.

Lors de sa promenade quotidienne dans le parc, il rencontra un très vieux journalier qui plantait des pousses fraîches. — « Que vous êtes laborieux! fit le bon maître — vous travaillez du matin au soir. Je voudrais bien pouvoir en faire autant. »

Le vieux jardinier des sons sentait sa vue baisser; il se trouvait obligé de consulter des oculistes, d'abandonner ses travaux, de renoncer à ses chères lectures.

En dépit de son état, un constant besoin de déplacement le tourmentait. Lors de son séjour à Paris, il avait promis à Munkacsy de passer quelque temps dans son château de Colpach, dans le Luxembourg. Malgré sa fatigue, ses fréquentes somnolences, il entreprit le voyage.

Munkacsy, magnifique peintre diminué par le mauvais goût de l'époque — bric-à-brac, peluche et palmier — a donné toute sa mesure dans le portrait qu'il brossa de son ami (5). Le romantique d'autrefois, souple et mince, ses cheveux châtons en coup de vent, avait épaissi.

(5) Au Musée des Beaux-Arts, à Budapest.

blanchi. Une ride profonde sillonnait le visage, qu'on eût dit taillé à coups de hache, défiguré par les aspérités de la peau et les lacunes de la dentition. La goutte avait déformé ses mains prestigieuses. Pourtant, cet homme, assis auprès de son piano dont il effleure les touches, respire la grandeur. Il a l'expression d'un de ces rois de l'Antiquité qui a vu crouler les colonnes de son palais.

A Weimar, ses familiers furent atterrés à sa vue.

Il était atteint de deux maux impitoyables : l'hydroisie et la cataracte. Avec cela il toussait et prenait de la morphine pour atténuer ses douleurs.

Il fut obligé de s'aliter. Goellerich lui lisait des passages de la *Divine Comédie*.

Cependant les dépêches arrivaient de Bayreuth pour réclamer sa présence. La couronne de cheveux blancs du compagnon, de l'apôtre de Wagner n'était-elle pas une magnifique enseigne pour la première représentation de *Tristan*?

Sans écouter les instances de son entourage, le maître se rendit à Bayreuth et descendit dans la maison du garde-forestier Froelich.

Ses petits enfants allèrent le quérir en triomphe et l'accompagnèrent à Wahnfried. A six heures du matin, Cosima vint partager son déjeuner. *Tristan* et *Parsifal*, en présence de l'héritier d'Allemagne, c'était pour elle la consécration de son opiniâtre effort, un événement qui absorbait entièrement cette femme d'action. Son père dut se contenter de la société de Goellerich et de Lina.

Le 23 juin, à quatre heures, Liszt se rendit à la répétition de *Parsifal*. Il restait debout, adossé à une colonne de la loge des Wagner, serrant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses accès de toux.

Le lendemain, il retournait à l'Opéra. Il frissonnait de fièvre. A ses élèves qui le suppliaient de ne pas sortir, il répondit : « Cosima le désire. Je l'ai promis. J'irai. »

Il se tenait affaissé au fond de sa loge. Parfois, il semblait qu'il allait perdre connaissance. Pourtant, dès que le rideau tombait, il se redressait, s'avavançait jusqu'au

rebord de la loge et donnait le signal des applaudissements.

Le matin, son état empirait — bien mal à propos, car il y avait réception à Wahnfried. Mlle Schmalhausen et Adelheide von Schorn s'offrirent pour soigner le malade. Mais Cosima ordonna de consigner la porte de son père à qui que ce fût, surtout à Lina Schmalhausen. La veuve autoritaire fit dresser son lit dans l'antichambre du moribond. L'agonie dura trois jours.

Dans la nuit étoilée du 31 juillet 1886, les élèves veillaient dans le jardin embaumé de lilas. On entendait leurs chuchotements anxieux. Leurs regards ne se détachaient pas de l'unique fenêtre éclairée, devant laquelle passait de temps en temps la haute silhouette de Cosima. Tout à coup, — minuit venait de sonner, — la forme noire fléchit sur les genoux. C'était la fin.

Pendant que son âme s'élançait à travers les espaces silencieux, vers l'Infini où l'attendait l'aurole des anges aux cithares d'or, des pas se faisaient entendre dans la pièce voisine. Les disciples, qui veillaient le mort, frémissèrent. Et voilà qu'un chétif chat de gouttière sauta sur le rebord de la fenêtre et darda ses yeux phosphorescents vers les dépouilles du solitaire.

Le lendemain, Cosima se tenait raide comme une statue de marbre auprès de la couche où gisait son père. Lina Schmalhausen se jeta avec un cri strident au bas du lit et arrosa de ses larmes la main inerte du maître chéri. La sincérité de cette douleur rapprocha pour un instant les deux ennemies. Cosima se leva et offrit à l'éplorée le bréviaire de Liszt. Lina avait apporté un bouquet de myosotis et de roses qu'elle mit entre les mains du mort.

Le 3 août de cette même année, les drapeaux arborés en l'honneur du prince-héritier Frédéric claquaient dans vent, mais des voiles noirs enveloppaient les candélabres allumés. Le convoi s'en fut lentement vers le cimetière de Bayreuth, suivi par la famille, un groupe de soixante élèves, un flot d'admirateurs.

Le grand-duc Charles-Alexandre avait offert la crypte

de la maison de Saxe-Weimar. Cosima refusa. Elle déclina également la proposition de la ville de Eisenach qui désirait ensevelir au pied de la Wartburg, dans la chapelle vouée à sainte Elisabeth, le compositeur de sa légende.

Les Franciscains de Pest demandèrent à leur tour les cendres du tertiaire. Enfin, ses amis hongrois s'adressèrent à sa fille pour obtenir la translation des glorieuses dépouilles en terre natale.

Cosima se déclara prête à accorder son consentement, à condition que les deux Chambres du Parlement hongrois décident la translation des cendres à l'unanimité. Pourtant, il n'y eut point de vote et encore moins d'unanimité.

Des préoccupations politiques avaient dicté cette attitude. Un autre illustre vieillard, Kossuth, l'adversaire irréductible des Habsbourg, ne vivait-il pas à Turin ? A sa mort, les funérailles nationales de Liszt ne pouvaient manquer d'être invoquées à titre de précédent et causer de graves embarras au gouvernement.

En vain, le fameux écrivain Jokai, le musicien Abranyi déployèrent la plus chaleureuse éloquence. Le temporel l'emporta sur l'éternel. La proposition fut déferée à l'une de ces entreprises de pompes funèbres parlementaires appelées commissions. Le dossier de Liszt dort aujourd'hui encore dans ses cartons.

A Rome, la princesse apprit la funeste nouvelle, entourée de piles de livres et de flacons de médicaments. Elle essuya une larme de ses yeux rougis, puis s'écria : « Il est plus heureux dans les régions plus hautes, divines, qu'ici-bas où on l'encensait et le méconnaissait ! »

Liszt l'avait instituée sa légataire universelle.

De son lit de douleur, Caroline disposa des meubles et des objets familiers du défunt. Elle dressa la nomenclature des amis auxquels elle offrait en souvenir les humbles témoins de cette grande vie. Par la suite, une partie considérable de ces reliques allait entrer au *Musée Liszt*, à Weimar.

Malheureusement la princesse oublia les livres, — pourtant les seuls objets auxquels avait tenu le plus le

défunt. Les chers compagnons de sa pensée, qui furent empilés dans des corbeilles de blanchisseuse et vendus au poids.

Dans une obscure boutique des boulevards de Budapest, enfoui entre des livres scolaires et des romans policiers, l'auteur de ces lignes a eu la bonne fortune de mettre la main sur le *Dante* du maître. C'est l'édition bilingue — le texte italien traduit en vers par Louis Ratisbonne — publiée par Michel Lévy en 1856. Ces volumes de peu d'apparence sont usés. N'appartenaient-ils pas à un homme qui faisait du Dante sa lecture quotidienne?

La princesse ne devait survivre que peu de mois à son ami.

Le 12 mars 1887, le cardinal Hohenlohe célébrait son service funèbre à Santa Maria del Popolo, l'antique église où allait s'agenouiller jadis Lucrece Borgia. Caroline, avant de fermer les yeux, avait exprimé le désir d'être enterrée au son du *Requiem* de Liszt. Elle dort en terre vaticane, au milieu du petit cimetière allemand voisin de Saint-Pierre.

Le jour du Jugement, ses colères, ses cigares, ses in-folios, l'orgueil de sa science imaginaire, pèseront moins dans la balance que les minces flacons de jus d'asperges, témoignages grotesques et touchants de la flamme inextinguible de l'ancien amour. Comment pourrait-on douter que Dieu ne prenne par la main, pour la conduire tout droit dans son paradis, la vieille pédante dont le grand cœur ne battit jamais que pour Liszt?

ANDRÉ DE HEVESY.